L'étourneau et l'Isabelle

«La petite vertu» de Michel Chaillou

« La Petite Vertu » se présente comme une anthologie de textes de prose non littéraires accompagnés de textes de michel Chaillou restituant l'environnement historique de l'époque. Il y est question de jardinage et de médecine, de recettes toutes natures, de chroniques du moment, de science, de botanique, de tout ce qui fait finalement la vie ordinaire ou peu ordinaire dans la France de la Régence.

Et pourtant quand on a dit ça, on n'a rien dit d'un livre qui n'a rien de commun avec ce qu'il est convenu d'appeler « anthologie », mais qui est d'abord et avant tout le quatrième livre de fiction de Michel Chaillou dont le personnage central, comme dans les trois livres précédents, est la langue elle-même.

Le Roi est mort, vive la langue ! Quarante pages d'ouverture pour liquider la mort de Louis XIV, en même temps qu'elles éclairent ce coucher d'un Soleil qui n'a pas brillé pour tout le monde. Loin du travail appliqué de l'historie, d'emblée avec la fougue toute cavalière d'un roman de cape et d'épée, Michel Chaillou chevauche la langue dans la poussière des mots. *On jouait de la viole pour se désennuyer. C'est une musique de mémoire... Mieux qu'une vie, des vies, l'air d'une époque qui se pâme à l'oreille.* » Le ton est donné dès l'attaque : d'une musique d'abord, faite pour le plaisir. Musique à danser sur les pelouses des parcs qui commencent à peine à se faire a l'anglaise, pour rompre les figures ordonnées de ballets de Lully et des parterres de Versailles.

L'air de l'époque est fait autant de musique que d'odeurs et plus d'odeurs que de parfums. Odeurs fortes du temps : celle du cul de Louis XIV qui « *colle au fond de la chaise percée* » est de la même eau si l'on peut dire ou du même marais fétide que les odeurs malades qui remontent alors dans les ruelles de la ville, dans les corps pleins d'humeurs bizarres, dans les mots mêmes qui collent eux aussi à la matière qu'ils désignent : « *jamais le mot fromage ne fût aussi proche de sa croûte.* »

On connaissait la viole de gambe. Michel Chaillou invente la viole de langue, plus proche de la viole d'amour puisque ce qui nous est ici raconté, c'est l'amour de la langue même. On aura peut-être déjà compris que ce livre est complètement fou, comme la plume enfollée de celui qui écrit. Et compris en tout cas désormais ce qui fait au travers des quatre livres de Michel Chaillou, que rien en apparence ne rapprochaient jusqu'ici, la forte unité d'une oeuvre singulière. *Jonathamour*, c'était au début de l'année 68 le roman pirate d'un rêveur fonfamental ; *Collège Vaserman* nous faisait entrer dans les grandes machineries du théâtre et des mises en scène ; *Le sentiment géographique*, relecture de *l'Astrée* d'H. D'Urfé, est encore folle rêverie de la langue qui pour être des premières années du XVII[ème], n'en continue pas moins, pour qui sait en entendre la musique, de labourer encore aujourd'hui les chemins de Forez. Et maintenant *La petite vertu*, c'est la Demoiselle de petite langue, comme elle s'écrit à l'état brut, sans parfums ni parures, l'air d'une époque qui s'entend dans la musique des mots, qui se reniffle dans les odeurs des corps.

DEPOTS ET PRELEVEMENTS

Fait de textes à peine choisis mais plutôt butinés dont Michel Chaillou accompagne de sa prose peu courante, *La petite vertu*, et le titre y insiste, est tout sauf une anthologie. Ou alors il faudrait introduire l'idée du *prélèvement*, au sens où Denis Roche l'a pratiqué ligne à ligne dans son dernier livre, *Dépôts de savoir et technique*.

Ni citations, ni recueil de textes mais pure fiction il s'élabore par subtiles prélèvements sur le corps entier des textes existants. Alors si Michel Chaillou se plait à dire que la modernité n'est pas une idée moderne, il se place pourtant à la pointe avancée de la modernité, nous donnant un livre qui ne ressemble à rien. Se contentant simplement de nous donner à boire, à manger, à caresser, à respirer la *« prose courante »* de ces huit années de Régence, de 1715 à 1722, et du même coup forçant à reconsidérer sérieusement l'idée que les manuels d'Histoire ont pu nous donner de ces années-là. Si tant est qu'un manuel d'Histoire ait jamais donné la moindre idée sur l'Histoire.

Ecrivain ambulant, déambulant, flâneur de toutes les rives de la langue, et tous ses livres en témoignent, il ne s'embarasse que de son plaisir au hasard de ses lectures bizarres, ne songe qu'à musarder à travers bois et champs, ruelles et bouges et jusqu'au Mississipi, pour la seule satisfaction de ne pas mâcher ses mots mais de les manger trop vite. La Demoiselle de Petite vertu ne souffre pas les longs détours des courtisans. Elle se croque comme la pomme, au harsard d'une loge de théâtre ou d'une table de café, d'une encoignure de porte ou d'une encoignure de page. Ainsi va la rumeur du temps dans la musique des mots, la langue de ces années-là roulant ses vagues sur les sables des nôtres. L'époque est plus sensible aux humeurs et aux vapeurs, aux miasmes et aux vents qu'à la rigueur de la science ou des définitions. L'*Encyclopédie* ne viendra qu'un peu plus tard et encore pleine des rêveries de la langue, bien loin de la raison sèche de nos modernes dictionnaires.

GARÇON, UN POPULO !

Entre les recettes pour peindre, soigner les maladies, cultiver son jardin ou son âme, toucher le clavecin ou fortifier les villes, les considérations sur la mort de Cartouche ou la police des chemins, les échos voyageurs de Louisiane, d'Algérie ou d'Amazone, circule curieusement le même fil :

une certaine façon qu'a l'époque de lier les corps pleins d'humidités pernicieuses, assoiffés de ce qui se boit alors dans les Cafés, avec les mots qui se versent et se déversent dans les mêmes Cafés. *« Les voix argumentent. On les boit, un mot n'attend pas l'autre. Suffirait-il de vider les paperasses de ces huit années comme autant de pintes ? »* On boit par exemple du populo : *« perplexité sur la nature de ce breuvage qui serait un mélange d'esprit de vin de sucre, d'essence d'anis, de canelle et d'un peu de musc et d'ambre ».* De quoi vous tourner la tête tout autant que la Demoiselle qui fait ici valoir ses charmes, compagnie pour un soir, une nuit, qu'on quitte et qu'on retrouve. Habillée de mots, elle porterait aussi bien les robes qu'on réserve aux chevaux de sang : *« l'alezan, le bai, l'aubère, l'étourneau, l'isabelle, le porcelaine, le louvet, le rouan, le rubican, le souris et le tigre. »*

POUR LA BONNE BOUCHE

Et s'accordant à la langue du temps, la plume de Michel Chaillou file sur la viole d'accompagnement, entre les années, entre les textes, pour dire les événements de l'Histoire, les miasmes de l'instant, presque dans la langue de ces années-là tant il l'a respirée. A force de faire l'amour avec les mots, de se rouler dans les draps des pages, le livre en devient érotique. Les mots et les choses mêlent leurs nudités dans une intimité d'alcove.

A qui demanderait si c'est pour emporter ou pour manger tout de suite, on ne saurait mieux répondre qu'en mordant le livre à pleine bouche, à n'importe quelle page. Là où par exemple il est dit à la viole d'accompagnement : *« si les lèvres s'écartent, on sentira contre les dents, dans le vif d'une langue qui agit comme une pompe, la liqueur du mot boire remontant par le gosier parcheminé ».* Avant d'en venir aux considérations du médecin, M. Petit, qui semble en effet mieux doué d'écrire de la bouche que de la plume : *« il n'y a personne qui ne boive ni ne mange, qui ne tousse, ne crache et ne mouche ; tout le monde est sujet au vomissement et à rendre des vents par la bouche ; on se gargarise, on fume, on prend du tabac en poudre, et on fait un grand nombre d'actions de cette espèce sans connaître le jeu des parties qui servent à ces fonctions, dont les moindres ne peuvent être exécutées sans le secours de la poitrine et du bas ventre, dans les mâchoires, les lèvres, les joues, la langue, la valvule du gosier et autres parties qui composent la bouche. »* Après quoi l'archet de la viole ne s'entend plus qu'à peine, dans ce vacarme du corps qui tient davantage de la soufflerie des grandes orgues.

Autant dire que personne en ce livre qui débloque à pleine langue ne saurait trouver son compte, hors ceux qui prennent aux tables de fine cuisine autant de plaisir à lire la carte qu'à goûter les plats qu'elle habille.

Philippe BOYER

« La petite vertu », chez André Balland avec privilège du rêve. 376 pages 79F environ.

« Jonathamour »

« Collège Vaserman »

« Le sentiment géographique », tous publiés chez Gallimard, col. du Chemin dirigée par Georges Lambrichs.